

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 55 (1951)

Artikel: Choses vues d'un Jurassien : trois villes

Autor: Gorgé, Camille

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Trois villes

CAMILLE GORGÉ

TOKIO

Ville autrement tentaculaire que celles de notre Verhaeren. A perte de vue, un enchevêtrement invraisemblable de rues et ruelles où, infailliblement, l'on se perdait dès que l'on s'était engagé seul dans leur dédale. Elle vous faisait un peu peur, surtout les premières nuits. On y entendait des voix qui n'étaient pas nos voix, des bruits qui n'étaient pas nos bruits. Des phonographes y claironnaient des airs ingénus avec une vélocité extraordinaire. En sa maison de papier de riz, mon voisin toussait étrangement à l'heure où les rats sortaient des rigoles par brigades et, souvent, l'on s'éveillait, à la fois tranquillisé et inquiet, quand le guet de nuit à semelles de paille passait, léger comme une ombre dans l'ombre, en frappant, tous les vingt pas, ses deux morceaux de bois mélodieux l'un contre l'autre.

Ce n'est point là qu'Apollinaire eût écrit son *Vendémiaire*. «Les villes répondaient maintenant par centaines». Cette ville ne l'aurait pas compris et n'aurait pas répondu.

Un jour, le feu du ciel tomba sur elle comme à Sodome et Gomorrhe. Quand tout fut consumé, je cherchai vainement notre vieux quartier de Roppongi. Comme à Troie, les ruines même avaient péri. Notre chien-loup ne se retrouvait plus dans les tisons éteints de l'immense ville envolée en fumée. Il n'était plus rentré.

ANKARA

Naguère, on voyait là de la steppe brûlée, sans l'ombre d'un seul arbre, avec, au fond, des marécages où le sultan de Constantinople expédiait ceux dont il avait décidé la mort. Dominant cette désolation, une haute et vieille citadelle se dressait, vertigineuse, au-dessus des vestiges épars de thermes romains. Le site était connu des Croisés. Des milliers y furent taillés en pièces par les Seldjoukides, ces mêmes Seldjoukides à qui, plus tard, sur les mêmes lieux, le féroce Tamerlan ne devait point faire de quartier.

C'est là qu'un jour, fatigué, la capote et les bottes sales, mais l'œil tout allumé d'éclairs, Kemal Pacha, le révolté à la tête mise à prix, s'était arrêté avec ses compagnons pour édifier la capitale de la future république. Les Grecs décimés et les Alliés contraints de conclure, sur de pauvres chaises cannées, l'armistice de Mudyana, Ataturk s'était mis à l'œuvre. On n'avait pas tardé à construire les quatre murs d'un parlement et, comme il n'y avait là ni caravansérai ni hôtels, les députés de Van et de Trébizonde, d'Erzerum et d'Adana couchaient sous des abris de planches en rêvant, reins meurtris, au confort d'une ville moderne.

Or, comme dans les contes de Perrault ou d'Andersen, la ville rêvée a surgi de terre, plus belle que le rêve, avec des avenues, des ministères, des théâtres, des écoles, des hôpitaux, une université, une gare, etc., le tout riant au lent balancement d'un million d'arbres verts. Il avait suffi d'un magicien, mais d'un magicien à poigne de fer, doué de cette force herculéenne de caractère qu'il faut nécessairement avoir pour faire pousser l'acacia au milieu d'un désert.

MOSCOW

Grande ville. Belle ville. Avec tout le prestige qui s'attache à son nom. Très causeuse aussi. Malheureusement, pour tout comprendre, il faudrait pouvoir aller au cœur de sa langue. Très évocatrice quand même avec son Kremlin à murs et tours roses, avec sa Place-rouge et cette extraordinaire église de Saint-Basile qu'Ivan le Terrible avait eu la pieuse idée de construire entre deux férocités, avec sa multitude d'hôtels privés de l'époque impériale, avec ses édifices géants de l'ère communiste, dont cette université formidable qui compta trente-trois kilomètres de corridors, avec ce vieux et toujours jeune «Bolchoï» qui n'a pas l'air d'avoir connu la Révolution, ses danseuses-étoiles étant restées ce qu'elles étaient sous Nicolas II.

En flânant dans les rues, on peut revivre tous les romans russes de sa jeunesse. Quant à moi, j'ai revu la maison de «Crime et châtiment» et telle place me ramène à certain chapitre de «Guerre et paix». Peut-être est-ce la place où, devançant les premiers régiments de la Grande Armée, Murat demandait le chemin du Kremlin. Mais où je ralentis toujours un peu ma marche, c'est, proche de chez moi, devant une ancienne maison de maître à façade verte et blanche. La belle Anna Karénine devait y venir prendre le thé lors d'une de ses fugues de Saint-Pétersbourg. Je la vois même entrer, toilette bleue, voilette bleue et petit chapeau bleu à plume d'autruche blanche. Pour gravir les degrés du péristyle, elle a relevé légèrement des deux mains sa robe de soie châtoyante dont je crois entendre le frou-frou. Il ne manque plus, devant le perron, que la calèche aux deux chevaux fringants.

Mais où sont les calèches? Où sont les neiges d'antan?